

## CHAPITRE IV.

## L'ÉVANGILE DE SAINT LUC.

ARTICLE 1<sup>er</sup>.

## AUTHENTICITÉ DE L'ÉVANGILE DE SAINT LUC.

L'antiquité chrétienne est unanime à attribuer à saint Luc le troisième Évangile et les Actes des Apôtres. Le canon de Muratori, rédigé en 170, porte : « Troisième-ment, le livre de l'Évangile selon Luc. Luc, médecin, après l'ascension du Christ, lorsque Paul l'eut pris comme son compagnon... écrivit en son nom. Il n'avait pas vu cependant le Sauveur dans la chair. Il écrivit autant qu'il put se renseigner, en commençant par la nativité de Jean <sup>1</sup>. » Vers 180, saint Irénée écrit : « Luc, compagnon de saint Paul, mit par écrit l'Évangile prêché par cet Apôtre <sup>2</sup>; » et les passages qu'il en cite <sup>3</sup> mon-

<sup>1</sup> Voir le texte dans le *Manuel biblique*, 7<sup>e</sup> édit., t. I, n<sup>o</sup> 40, p. 101.

<sup>2</sup> S. Irénée, *Adv. Hær.*, III, *Proëm.*, t. VII, col. 844. S. Théophile d'Antioche, vers la même époque, cite Luc, XVIII, 27, *Ad Autolyc.*, II, 13, t. VI, col. 1072.

<sup>3</sup> Voir en particulier : *plurima Evangelii*. S. Irénée, *Adv. Hær.*, III, 14, 3, t. VII, col. 915.

trent que cet Évangile est bien le même que celui que nous possédons aujourd'hui. Quelques années plus tard, vers 207, les œuvres de Tertullien, en particulier sa réfutation de Marcion, sont remplies d'allusions à saint Luc <sup>1</sup>. On sait que Marcion lui-même avait adopté un Évangile qui n'était que celui de saint Luc, à part quelques retranchements. Or, cet hérétique avait commencé à enseigner ses erreurs vers l'an 130. Saint Justin connaissait fort bien notre troisième Évangile : quoiqu'il ne nomme pas l'Évangéliste par son nom, il le cite souvent <sup>2</sup>. L'auteur ébionite des *Homélies clémentines*, vers 170, rapporte plusieurs passages de saint Luc <sup>3</sup>. Celse y fait allusion en parlant de la généalogie du Christ qui remonte jusqu'au premier homme <sup>4</sup>. Tous ces témoignages, émanant des païens et des hérétiques aussi bien que des orthodoxes, établissent l'authenticité de notre troisième Évangile canonique.

Le style de saint Luc se distingue de celui des autres Évangélistes par plusieurs caractères particuliers. Il fait usage d'un plus grand nombre de mots grecs, son vocabulaire est plus riche; les idiotismes classiques ne sont point rares dans ses récits, quoiqu'ils soient mêlés avec des hébraïsmes; les mots composés, peu fréquents dans

<sup>1</sup> Tertullien, *Adv. Marcion.*, IV, 2, 5, t. II, col. 363, 366. Voir ce que nous avons dit à ce sujet, t. I, p. 119-123.

<sup>2</sup> S. Justin, *Apol.*, I, 33; 16; 17; 66; *Dial. cum Tryph.*, 100; 51; 101; 81, etc., t. VI, col. 380, 353, 356, 429, 712, 588, 712, 669.

<sup>3</sup> *Hom.* XIX, 2, comparée avec XI, 35, qui montre que Luc, X, 20 est la source; *Hom.* XVII, 5, etc.; *Patr. gr.*, t. II, col. 424, 300, 387.

<sup>4</sup> Dans Origène, *Cont. Cels.*, II, 32, t. XI, col. 852.

saint Matthieu, saint Marc et saint Jean, abondent dans saint Luc. Au lieu du mot *grammateis*, il emploie celui de *nomikoi* (six fois) pour désigner les scribes, et au lieu de *rabbi* ou *didascalos*, il dit *épistatés* (six fois), pour signifier maître, choisissant ainsi des termes plus intelligibles aux Gentils. Il se sert souvent du participe neutre comme substantif. Les particules sont aussi nombreuses chez lui que peu communes chez les autres évangélistes : ainsi la préposition *sun*, qu'on rencontre à peine dans les trois autres Évangiles, se lit soixante-quinze fois dans le sien et dans les Actes. *Charis* (grâce), qu'il répète fréquemment (huit fois dans l'Évangile), est trois fois dans saint Jean, jamais dans saint Matthieu ni dans saint Marc. Il en est de même de plusieurs autres expressions. En général, son grec est supérieur à celui des autres Évangélistes. Quoiqu'il ait encore des idiotismes hébreux, et qu'il emploie, par exemple, le mot *kardia*, « cœur, » comme dans l'Ancien Testament<sup>1</sup>, il recherche des formes plus helléniques que les autres auteurs sacrés et tend à se rapprocher davantage de la façon de parler des Grecs. Ainsi il appelle le lac de Génésareth *limné*, « lac » (cinq fois), au lieu de *thalassa*, « mer, » nom que lui donnent les autres Évangélistes<sup>2</sup>. La tradition nous apprend qu'il était médecin et l'on remarque en effet dans son Évangile qu'il connaissait exactement les expressions tech-

<sup>1</sup> Voir *Le Nouveau Testament et les découvertes modernes*, p. 59-65.

<sup>2</sup> Voir S. Davidson, *Introduction to the New Testament*, t. 1, p. 481-493.

niques de la médecine grecque<sup>1</sup>. Enfin les mots latins ne lui sont pas inconnus : « denier, légion, suaire, colonie<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Voir W. K. Hobart, *The medical language of St. Luke*, 1883. Cf. *Literarische Rundschau*, 15 févr. 1884, col. 100.

<sup>2</sup> Δηνάριον, Luc, IX, 24; λεγέων, VIII, 30; σουδάριον, XIX, 20; κολώνια, Act., XVI, 12.

## ARTICLE II.

## INTÉGRITÉ DE L'ÉVANGILE DE SAINT LUC.

L'intégrité de l'Évangile de saint Luc est généralement admise. J. Bodin, Evanson et Eichhorn, contrairement à tous les anciens témoignages, ont cependant contesté l'authenticité des deux premiers chapitres, à l'exception de la Préface, en partie à cause du contenu et en partie à cause du style. Leurs doutes sont restés sans écho. Gersdorf a prouvé contre eux que l'on retrouve dans ces chapitres les particularités de langage qui caractérisent les écrits de saint Luc. Ils ont, il est vrai, une couleur araméenne plus prononcée que le reste de l'Évangile, mais elle s'explique par la nature du récit et par les sources où il a été puisé<sup>1</sup>.

Quant aux faits merveilleux de l'enfance du Sauveur, on ne peut les alléguer pour rejeter comme apocryphes les pages qui les contiennent, autrement il faudrait condamner pour la même raison tous les passages des Évangiles qui rapportent des miracles.

<sup>1</sup> Chr. Gersdorf, *Beiträge zur Sprachcharakteristik der Schriftsteller des Neuen Testaments*, Leipzig, 1816, 1, 160 et suiv.

## ARTICLE III.

## VÉRACITÉ DE L'ÉVANGILE DE SAINT LUC.

## I.

## Objections diverses.

L'authenticité de saint Luc est si bien établie que peu d'incrédules osent la nier. « Il n'est pas permis en de pareilles questions, dit M. Renan, de s'exprimer avec certitude; rien de très grave, pourtant, ne s'oppose à ce qu'on tienne Luc pour l'auteur de l'Évangile qu'on lui attribue. Luc n'avait pas assez de célébrité pour qu'on exploitât son nom en vue de donner de l'autorité à un livre, ainsi que cela eut lieu pour les apôtres Matthieu et Jean, plus tard pour Jacques, Pierre, etc.<sup>1</sup>. » « L'Évangile de saint Luc est une composition régulière, fondée sur des documents antérieurs. C'est l'œuvre d'un homme qui choisit, élague, combine. L'auteur de cet Évangile est certainement le même que celui des Actes des Apôtres. Or l'auteur des Actes semble un compagnon de saint Paul, titre qui convient parfaitement à Luc<sup>2</sup>. » Mais tout en admettant l'authenticité de saint Luc, les critiques rationalistes ne se font pas faute de

<sup>1</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. 252.

<sup>2</sup> E. Renan, *Vie de Jésus*, 13<sup>e</sup> édit., p. XLIX (1863, p. XVI).

contester son témoignage et de lui reprocher des erreurs et des inexactitudes. L'auteur des *Origines du Christianisme*, par exemple, se croit tout permis avec le troisième Évangéliste; il va jusqu'à l'accuser d'avoir inventé des faits. Par conséquent, d'après lui, saint Luc ne mérite qu'une confiance fort restreinte. Il savait « faire subir, dit-il, aux paroles de Jésus les changements exigés par les nécessités des temps. » Il a « plus de souci des positions à défendre que de la vérité. » « S'est-il fait scrupule d'insérer dans son texte des récits de son invention?... Non, certes. » « Le vrai matériel n'est rien pour lui. » « Naturellement cette façon de composer entraîne chez Luc... des contradictions, des incohérences<sup>1</sup>. »

Est-il besoin de dire que ces accusations si graves reposent sur les prétextes les plus futiles? Voici tout ce que peut alléguer M. Renan pour les justifier. Il est obligé tout d'abord de faire des aveux. « On s'était exagéré, dit-il, quelques-unes de ces erreurs. Pour Lysanias, voir *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXVI, 2<sup>e</sup> partie<sup>2</sup>. L'image du temple, conçu comme un

<sup>1</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. 263.

<sup>2</sup> On ne s'était pas seulement « exagéré » l'erreur de saint Luc au sujet de Lysanias; on lui avait attribué une erreur qui n'existait nullement et qui était commise, non par lui, mais par les critiques, comme on peut le voir en détail dans le *Nouveau Testament et les découvertes modernes*, p. 123-133. Remarque piquante: le *on* qui s'était exagéré l'erreur au sujet de l'oratoire est M. Renan lui-même. Jusque dans la 13<sup>e</sup> édition revue et corrigée de sa *Vie de Jésus*, il écrit, p. LXXXIII-LXXXIV: « Il (saint Luc) se représente trop volontiers le temple comme un oratoire où l'on va faire ses dévo-

oratoire, peut se défendre par Apocalypse, XI, 1, 2. » Mais il lui reste les griefs suivants: « Ce qui concerne Emmaüs, au contraire, n'est, dit-il, justifiable dans aucune hypothèse topographique. » Ici notre ignorance est apportée en preuve des erreurs prétendues de saint Luc. Nous ne connaissons pas la position certaine d'Emmaüs; comment donc prouver qu'il s'est trompé, puisque nous n'avons que ses propres données pour en déterminer le site? M. Renan prétend que « ce qui concerne Emmaüs n'est justifiable dans aucune hypothèse topographique, » et il suppose expressément que Kolonié occupe le site de l'ancien Emmaüs. « Kolonié, dit-il, est à six kilomètres de Jérusalem; or soixante stades valent dix kilomètres<sup>1</sup>. » Mais, nous le répétons, la situation d'Emmaüs est problématique et, encore aujourd'hui, le sujet des plus vives controverses. On ne saurait donc établir que saint Luc s'est trompé en fixant la distance de Jérusalem à Emmaüs. La tradition locale primitive<sup>2</sup> plaçait ce dernier endroit à Emmaüs-Nicopolis, l'Amouas actuel, et les premiers chrétiens de Palestine pouvaient être assurément bien renseignés sur ce point<sup>3</sup>.

tions;... il commet des erreurs de chronologie, en ce qui concerne le recensement de Quirinius, la révolte de Theudas, et peut-être la mention de Lysanias, bien que, sur ce dernier point, l'exactitude de l'évangéliste puisse être défendue... »

<sup>1</sup> Renan, *Les Évangiles*, p. 263.

<sup>2</sup> Eusèbe, *Onomasticon*, et S. Jérôme, *De loc. hebr.*, au mot *Emmaüs*. Voir J.-B. Guillemot, *Emmaüs-Nicopolis*, in-4<sup>o</sup>, Paris, 1887.

<sup>3</sup> M. Renan rejette, bien entendu, Emmaüs-Nicopolis, puisqu'il serait obligé d'abandonner ainsi son accusation contre saint Luc. Il n'admet pas les « cent soixante stades » du *Codex Sinaiticus*, parce que c'est, dit-il, « une correction apologétique. » *Les Évangiles*,

« Joanna <sup>1</sup> est un féminin difficile à admettre, » continue M. Renan. — Comment un professeur d'hébreu peut-il tenir un pareil langage? Tout le monde sait que le nom propre féminin, Anna, existe en hébreu, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, et tous les hébraïsants savent qu'Anna et Joanna sont le même nom, puisqu'ils ne diffèrent que par l'élément abrégé du nom de Jéhovah, sous-entendu dans le premier cas, exprimé dans le second. Comparez Nathan et Jonathan, Saphat et Josaphat ou Sephatya, qui sont un seul et même nom sous des formes différentes. L'erreur n'est donc pas ici dans saint Luc.

« Dans son récit <sup>2</sup>, Luc, prétend encore M. Renan, suppose *par distraction* le toit couvert de tuiles, *par conséquent incliné*. Les toits plats sont toujours en terrasse <sup>3</sup>. » L'auteur des *Évangiles* avoue lui-même, une page plus haut, que saint Luc connaissait la forme plate des toits de Palestine <sup>4</sup>. D'ailleurs, dans le passage in-

p. 263. Cf. *L'Antechrist*, p. 301. C'est si peu une correction apologétique que la plupart des commentateurs n'ont pas voulu l'accepter, attendu que cette leçon, disent-ils, fait la distance trop grande. La distance est considérable, en effet (28 kilomètres), mais on peut faire deux fois le chemin en une journée, surtout dans des circonstances exceptionnelles; comme celle qui est rapportée dans S. Luc, xxiv, 13-33. Pendant que j'étais à Jérusalem, en 1888, le P. Cléophas, qui vivait alors en solitaire à Emmaüs, a fait à pied le voyage, aller et retour, en une journée, pour nous en montrer la possibilité. Bien des indigènes le font aussi.

<sup>1</sup> Ἰωάννα, Luc, viii, 3; xxiv, 10.

<sup>2</sup> Luc, v, 19.

<sup>3</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. 263.

<sup>4</sup> « Notez, dit M. Renan, le toit syrien dans Matth., x, 27; Luc, xii, 3, image qui n'a de sens ni en Asie Mineure, ni en Grèce, ni en

criminé, l'Évangéliste ne dit nullement que le toit dont il parle était incliné. M. Renan le lui fait dire, en le concluant à tort, de ce que saint Luc remarque qu'on descendit le malade : *δια τὸν κερὰμόν* <sup>1</sup>, ce qui ne signifie pas proprement *tuiles*, mais *briques*. La locution s'emploie pour désigner un *toit*, parce qu'on se servait de briques pour faire les toits, et c'est dans ce sens que l'emploie, par exemple, Aristophane <sup>2</sup>; mais on ne saurait en aucune façon en conclure que saint Luc voulait parler d'un toit incliné, ni d'un toit fait réellement en briques, quoique les briques puissent servir à faire des terrasses. Traiter d'erreur une métaphore n'est pas d'un critique sérieux. Le contexte prouve clairement d'ailleurs qu'il s'agit d'une terrasse sur laquelle on montait par un escalier indépendant. L'escalier qui conduit sur les toits plats des maisons, en Orient, est d'ordinaire disposé de telle sorte qu'on y a accès sans traverser aucun appartement. A Jérusalem, où la pluie n'est pas très rare, les terrasses au-dessus des maisons sont souvent pavées, aujourd'hui du moins, pour faciliter l'écoulement des

Italie, ni même à Antioche. Les toits plats cessent avant l'embouchure de l'Oronte. Antioche a déjà les toits inclinés. » *Les Évangiles*, note, p. 262-263. — Ce que dit ici M. Renan n'est pas d'ailleurs exact de tous points. A Antioche, il est vrai, les toits sont inclinés, parce que les pluies n'y sont pas rares et j'y en ai vu tomber très abondamment. Mais dans certaines parties de l'Asie Mineure, les toits sont plats. En Cilicie, à Tarse, à Adana, je suis monté sur des toits plats. On y remarque cette particularité qu'il y a un grand rouleau de pierre pour égaliser la terrasse du toit, quand il en est besoin.

<sup>1</sup> Διὰ τῶν κερὰμόν. Luc, v, 19.

<sup>2</sup> Aristophane, *Fragment*. 129 d.

eaux. On pouvait donc les couvrir de tuiles et l'on pouvait par conséquent enlever les tuiles. Pour certaines réparations ou pour certains travaux, on n'hésite pas à percer les terrasses<sup>1</sup>. J'ai été témoin du fait au Caire. J'ai vu percer le toit plat d'une maison voisine de celle des Frères des Écoles chrétiennes, afin d'y passer des cordes destinées à monter des objets divers. Tous les détails que nous donne l'Évangile sur l'épisode du paralytique sont donc à l'abri de la critique<sup>2</sup>.

Les rationalistes ne se contentent pas de reprocher à saint Luc des inexactitudes imaginaires; ils lui font de plus un procès de tendances. D'après l'école de Tubingue, le troisième Évangile est une œuvre de parti, un écrit paulinien<sup>3</sup>. « L'esprit qui a inspiré Luc, dit M. Renan qui s'est fait l'écho de ces accusations, est bien plus facile à déterminer que celui qui a inspiré Marc et l'auteur de l'Évangile selon saint Matthieu. Ces deux derniers évangélistes sont neutres, sans parti dans les querelles qui déchiraient l'Église. Les partisans de Paul et ceux de Jacques auraient pu également les adopter. Luc, au contraire, est un disciple de Paul, disciple modéré, assurément, tolérant, plein de respect pour Pierre, même pour Jacques; mais partisan décidé de l'adoption

<sup>1</sup> Marc, II, 4.

<sup>2</sup> Un célèbre voyageur anglais, Shaw a étudié longuement le récit de S. Luc qui nous occupe et en a démontré l'exactitude dans ses *Travels or Observations relating to several parts of Barbary and the Levant*, in-f°, Oxford, 1738, p. 277-280.

<sup>3</sup> Voir l'exposé du système de l'école de Tubingue au t. II, p. 550 et suiv.

dans l'Église des païens, des samaritains, des publicains<sup>1</sup>. » Comme si l'Évangile de saint Matthieu, écrit par un publicain, et racontant qu'un publicain est devenu l'un des douze Apôtres, n'était pas tout aussi partisan de l'adoption des publicains dans l'Église! De même saint Marc, qui raconte également ce fait.

L'erreur de l'école de Tubingue n'est pas d'ailleurs sans conséquence. Les incrédules abusent de la tendance qu'ils attribuent faussement à saint Luc pour attaquer la véracité de ses récits. Ils révoquent en doute certains faits qu'ils s'imaginent avoir été inventés pour le besoin de la cause, comme la mission des soixante et dix disciples par exemple : « L'universalisme (de saint Luc), dit de Wette, éclate surtout dans la mission des soixante et dix disciples<sup>2</sup> qui, de même que les Douze, avaient été destinés aux soixante et dix peuples de la terre<sup>3</sup>. » M. Renan s'est empressé d'emprunter cet argument à ses inspirateurs ordinaires. « A côté des Douze, Luc crée de sa propre autorité soixante et dix disciples, à qui Jésus donna une mission qui, dans les autres Évangiles, est réservée aux Douze seuls... Luc divise entre les Douze et les soixante et dix les instructions apostoliques qui, dans les collections de *logia*, ne faisaient qu'un seul discours adressé aux Douze. Ce chiffre de soixante et dix ou de soixante et douze avait d'ailleurs l'avantage de répondre au nombre des nations de la terre, comme le chiffre douze

<sup>1</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. 264-265.

<sup>2</sup> Luc, x, 1.

<sup>3</sup> De Wette, *Einleitung*, 5<sup>e</sup> édit., p. 162.

répondait aux tribus d'Israël. C'était une opinion, en effet, que Dieu avait partagé la terre entre soixante et douze nations<sup>1</sup>. »

Cette opinion ne se trouve pas dans les livres canoniques, mais dans la littérature apocryphe, rejetée par l'Église et postérieure à l'Évangile de saint Luc, dans les *Recognitions* et les fausses *Homélies clémentines*. Mais, quoi qu'il en soit de son origine, si elle était connue de saint Luc, elle pouvait l'être également de Notre-Seigneur. Qui donc a appris aux incrédules que la mission des soixante et dix ne venait pas de Jésus, mais de saint Luc? Personne. C'est une invention de leur imagination.

Du reste, M. Renan lui-même a condamné les théories de l'école de Tubingue, quoiqu'il les adopte dans le passage que nous venons de citer. Voici son jugement :

Le défaut de cette école est de rejeter les systèmes traditionnels..., et de leur substituer des systèmes fondés sur des autorités... fragiles... Pour tirer de tout cela un... fait historique..., il a fallu un étrange parti pris, ou plutôt ce manque de mesure dans l'induction qui nuit si souvent, en Allemagne, aux plus rares qualités de diligence et d'application. *On repousse de solides témoignages et on y substitue de faibles hypothèses; on récuse des textes satisfaisants et on accueille presque sans examen les combinaisons hasardées d'une archéologie complaisante.* Du nouveau, voilà ce que l'on veut à tout prix, et le nouveau, on l'obtient par l'exagération... Il faut être bien décidé à ne tenir aucun compte

<sup>1</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. 270.

des critiques hautaines d'hommes à système, qui vous traitent d'ignorant et d'arriéré, parce que vous n'admettez pas d'emblée la dernière nouveauté<sup>1</sup>.

Non content de recourir aux tendances soi-disant pauliniennes de saint Luc pour attaquer la crédibilité de ses récits, on a essayé de se faire contre lui une arme de son style même et de nous le représenter sacrifiant la vérité à un effet littéraire. M. Renan, avec un dédain fort peu convenable en si grave matière, veut bien nous apprendre qu'il est disposé à pardonner beaucoup à Luc, à cause de son mérite d'écrivain :

Un admirable sentiment populaire, une fine et touchante poésie, le son clair et pur d'une âme toute argentine, quelque chose de dégagé de la terre et d'exquis, empêchent de songer à ces taches, à plusieurs manques de logique, à des contradictions singulières. Le juge et la veuve importune, l'ami aux trois pains, l'économiste infidèle, l'enfant prodigue, la pécheresse pardonnée, beaucoup de combinaisons propres à Luc, paraissent d'abord à des esprits positifs peu conformes à une raison scolastique et à une étroite moralité; mais ces apparentes faiblesses, qui ressemblent aux défaillances aimables de la pensée d'une femme, sont un trait de vérité de plus, et peuvent bien rappeler le ton ému, tantôt expirant, tantôt haletant, le mouvement tout féminin (!) de la parole de Jésus, nouée par l'image et le sentiment, bien plus que par le raisonnement...<sup>2</sup>.

L'Évangile de Luc est le plus littéraire des Évangiles. Tout y révèle un esprit large et doux, sage, modéré, sobre

<sup>1</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. XXXIII-XXXV.

<sup>2</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. 277.

et raisonnable dans l'irrationnel. Ses exagérations, ses invraisemblances, ses inconséquences tiennent à la nature même de la parabole et en font le charme. Matthieu arrondit les contours un peu secs de Marc; Luc fait bien plus, il écrit, il montre une vraie entente de la composition. Son livre est un beau récit, bien suivi, à la fois hébraïque et hellénique, joignant l'émotion du drame à la sérénité de l'idylle. Tout y rit, tout y pleure, tout y chante; partout des larmes et des cantiques; c'est l'hymne du peuple nouveau, l'*hosanna* des petits et des humbles introduits dans le royaume de Dieu. Un esprit de sainte enfance, de joie, de ferveur, le sentiment évangélique dans son originalité première répandent sur toute la légende une teinte d'une incomparable douceur... C'est le plus beau livre qu'il y ait. Le plaisir que l'auteur dut avoir à l'écrire ne sera jamais suffisamment compris<sup>1</sup>.

M. Renan prête à saint Luc, dans une partie des lignes qui précèdent, ses pensées, ses préoccupations, sa manière de sentir et de voir. Chacun est disposé à juger un peu les autres d'après soi-même; mais vraiment M. Renan l'est plus que personne. Attribuer, comme il le fait, un rôle prépondérant, dans le troisième Évangile, à la recherche de « l'effet littéraire, » « au scrupule d'un goût délicat, » à « l'art de l'arrangeur qui n'a jamais été porté plus loin<sup>2</sup>, » n'est-ce pas dépasser toutes les limites? Certes, les Évangélistes étaient loin d'avoir des prétentions littéraires. Avec quels yeux ne faut-il pas les avoir lus pour en découvrir dans leurs écrits? Tous les lecteurs ne peu-

<sup>1</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. 282.

<sup>2</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. 262.

vent se rendre compte de l'inexactitude de certaines affirmations; mais quel est celui qui, ayant lu l'Évangile, ne reconnaîtra la fausseté de cette dernière? Saurait-on donc trouver mauvais que nous appliquions à M. Renan lui-même ce qu'il applique faussement à saint Luc : « Le vrai matériel n'est rien pour lui; l'idée, le but dogmatique et moral sont tout; j'ajouterai même : l'effet littéraire<sup>1</sup>. » M. Renan l'avoue équivalement, pour sa part, dans des passages que nous avons rapportés. Tous ses livres contiennent certains morceaux d'apparat, où la recherche de l'effet littéraire est palpable. Pour lui, il n'y a pas de péché plus irrémissible que celui de la lourdeur et de la pesanteur dans le style. Il y revient souvent et avec une insistance légèrement ridicule<sup>2</sup>. N'a-t-il pas imaginé de faire partager cette horreur à saint Luc et d'expliquer par là comment ce dernier en est venu « à ne pas admettre les faisceaux de *logia* constitués avant lui, ou même à les diviser violemment? » A l'en croire, « un scrupule de son goût délicat lui a fait trouver ces groupements artificiels et *un peu lourds*<sup>3</sup>. » Mais, si saint Luc était un si habile artiste littéraire, puisque « l'art de l'arrangeur n'a jamais été porté plus loin, » puisque « rien n'égale l'habileté avec laquelle il découpe les recueils antérieurs, crée des encadrements aux *logia* ainsi désagrégés, les enchâsse, les sertit comme de petits brillants dans des récits délicieux, » pourquoi, au lieu de supprimer une partie de

<sup>1</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. 262.

<sup>2</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. 179 et passim.

<sup>3</sup> E. Renan, *Les Évangiles*, p. 262.